

## Pouchkine traduit, Pouchkine trahi ...

*Il faudrait plus de place que celle dont nous disposons pour présenter André Meynieux, écrivain, voyageur, professeur et, bien entendu, traducteur.*

*Après des études secondaires à Limoges, aux environs de laquelle il naquit en 1910, il fut tour à tour diplômé de l'Ecole des Langues Orientales et de la Faculté des Lettres. En 1929, il voyagea seul à travers la Russie. En 1930, il était étudiant au Seminar für Orientalische Sprachen à Berlin (russe et chinois). Professeur au Cameroun pendant deux ans, il écrit une pièce de théâtre, „Eveline à Richebourg“. Revenu en France, il est nommé professeur de lettres en province, soutient pour son diplôme une thèse sur les oeuvres dramatiques de Pouchkine, obtient un poste de professeur de russe aux lycées de Lille, puis à Paris. Il avait publié deux autres œuvres personnelles „La Retraite de Don Juan“, et „Jacques Pintavoine“, drames, romans, nouvelles, et sa première traduction de Pouchkine, le „Festin pendant la peste“.*

*A partir de ce moment-là, il consacre tous les loisirs que lui laisse l'enseignement à la traduction des oeuvres complètes de Pouchkine. Le premier tome a paru en 1953 aux Editions André Bonne à Paris et a été salué par les éloges unanimes des maîtres des études russes. Deux autres tomes sont annoncés. Avec les études critiques et les notes qui les accompagnent, cette édition des oeuvres complètes de Pouchkine est un évènement littéraire d'une portée considérable et marque sans doute une date dans l'histoire de la traduction en France.*

Pouchkine est en France le type même du méconnu, du *mal connu*. Ses condisciples l'avaient, au lycée, surnommé „le Français“, son oeuvre est nourrie de moelle française, il écrivait un français dont n'eût pas rougi Voltaire, mais il n'a longtemps trouvé chez nous qu'une audience confidentielle.

Il y a un tel contraste entre la pleine lumière de la gloire russe de Pouchkine et la pénombre où ce nom en France reste dissimulé qu'on a maintes fois tenté d'expliquer un phénomène aussi excessif.

Ou bien les Russes en effet surfont la réputation de leur poète, mais alors avec une persévérance et une unanimité qui posent elles-mêmes un problème, ou bien ils ont des raisons d'admirer auxquelles les Français dans leur ensemble sont restés jusqu'ici insensibles.

Or il est certain que, compte tenu des éléments *incommunicables* aux autres idiomes que contient généralement toute poésie écrite dans une langue donnée, la responsabilité des traducteurs est engagée lorsqu'il s'agit de faire admirer un poète ou de ruiner sa réputation. Leur rôle croît d'ailleurs en importance d'une façon inversement proportionnelle au nombre des lecteurs susceptibles de goûter l'original. Trop de lettrés en France connaissent et connaissaient suffisamment l'anglais ou l'italien par exemple, trop d'entre eux étaient qualifiés pour traduire eux-mêmes ces langues, combler des lacunes, corriger des malfaçons, pour qu'un grand poète anglais ou italien risquât de souffrir indéfiniment

soit de n'être point traduit, soit de l'être toujours très mal. Sans doute Shakespeare a-t-il mis deux siècles à s'imposer chez nous. Mais il doit ce retard plus encore à des dogmes littéraires qui avaient en France force de loi, qu'à de fausses conceptions de la traduction, qui s'inspiraient d'ailleurs de ces dogmes. Et puis quelle revanche Shakespeare a prise, après avoir tant attendu!

Mais lorsqu'il s'agit d'un poète russe, qui paraît à une époque où, en France, le nombre de nos compatriotes capables de le lire directement, et par conséquent aussi celui des interprètes possibles, est infime, on imagine aisément la responsabilité déterminante de ces interprètes: il ne dépend peut-être pas de leurs seuls efforts que la gloire du jeune poète brille dans nos cénacles et rayonne dans tout le pays, mais à coup sûr, en jetant sur elle le manteau de leur médiocrité, ils peuvent suffire à la rendre opaque.

C'est notre propos de montrer rapidement ce que des traducteurs ont pu faire pour le renom de Pouchkine ou à son détriment.

\* \* \*

Disons-le tout net: le poète Pouchkine, en France, fut sauvé par sa prose. N'eût-il écrit que des vers, il ne se fût sans doute jamais remis de l'accablante sollicitude de ses premiers interprètes, sur laquelle nous allons revenir.

Mais il ne faudrait pas croire que, mieux partagé comme prosateur, Pouchkine n'ait cependant qu'à se louer du sort de son oeuvre romanesque en France.

D'abord, à part la traduction du *Coup de pistolet* par Mme Catherine d'Oleskiewicz, parue en revue en 1834, et jamais éditée en volume, toutes ces versions sont posthumes. On ne commence guère à traduire les nouvelles de Pouchkine, mort en 1837, qu'à partir de 1840. En 1855 paraît la première version de ses deux romans: *Doubrovski* d'un côté et la *Fille du Capitaine* ailleurs. En 1891 seulement un éditeur groupe enfin les cinq *Récits de Belkine* en un volume. Jusque là, et cela continuera par la suite, plusieurs dizaines d'éditeurs se sont anarchiquement partagé les restes commercialisables de l'auteur russe, dont il n'est pas facile aux lecteurs éventuels de connaître le nom exact: tantôt Pouchekine, tantôt Pouchkine, un jour Pouschkin, un autre Pouchkin. Bagatelles! Il est bien plus difficile d'identifier ses oeuvres, et plus gênant de ne pouvoir le faire. Qui devinerait que *Le Brigand gentilhomme* et *Doubrovsky* sont un même ouvrage? Que le *Coup de pistolet* et *Sylvio ou le coup réservé* sont la même nouvelle? On peut encore soupçonner que *La tempête* (ou le *tourbillon*, ou la *tourmente*) de neige, le *chasse-neige* et la *Bourrasque* ne sont qu'un. Mais l'*Improvisateur italien*, les *Nuits d'Egypte*, *Cléopâtre et ses amants*, — n'est-on pas tenté de les prendre pour trois compositions différentes?

Ce n'est rien encore, et il ne faut pas croire innocemment que les choses s'arrangent toujours avec le temps. Imaginerait-on que la *Dame de pique*, de Pouchkine, déjà traduite par Mérimée, puis par André Gide (parmi d'autres), enfin définitivement adoptée par le public français, ait pu être présentée à ce même public, en 1947, sous le titre: *La dame de pique, par Doubrovski*? C'est pour-

tant ce qu'a fait, en son temps, l'hebdomadaire *Filles de France*. A quand la *Chartreuse de Parme* par Julien Sorel ou *Eugénie Grandet* par César Birotteau?

Quant à *Doubrovski* (non pas „l'auteur“, mais le roman), comment le curieux non averti, qui voudrait choisir la traduction la plus fidèle, ne serait-il pas plus empêché que l'ânesse de Buridan, dès la première page du texte? Voici ce que proposent, pour un même membre de phrase, diverses traductions parues en librairie: „quoique taillé en athlète“, „quoique taillé en rude viveur“, „malgré la puissance extraordinaire de ses capacités physiques“, „malgré l'élasticité extraordinaire de son estomac“.

Sur les traductions de Mérimée, les appréciations sont contradictoires. Excellentes pour les uns (tout récemment M. André Billy, dans le *Figaro littéraire*), pour les autres on n'y trouve que contre-sens. Les contre-sens sont un fait, et surtout les multiples inexactitudes de détail, les suppressions et les ajoutés qui, par leur nombre, deviennent gênants. Il reste que ces traductions sont écrites en français, qu'elles gardent l'allure générale du texte, qu'en cela elles sont fidèles, et qu'elles ont affermi, sinon établi, la célébrité de Pouchkine en France. Quels que soient leurs réels défauts, on se prend à les regretter, quand on voit dans une traduction de 1947: „des marchands qui font les cent pas, comme des corbeaux“, ou Adrien Prokhorov „prenant ses forces à deux mains.“

\* \* \*

Même lorsqu'il s'agit des oeuvres en prose, il convient donc d'émettre un diagnostic prudent. Mais que dire des oeuvres en vers?

Pouchkine, parlant de la traduction du *Paradis perdu* de Milton par l'abbé Delille, accuse ce dernier d'avoir „embelli sans miséricorde“ le poète anglais. Le poète russe, qui écrivait cela en 1836, avait déjà été „embelli“ de façon identique par des traducteurs qui n'étaient même pas l'abbé Delille, et il devait l'être bien davantage par la suite.

Dès 1823 (Pouchkine avait vingt-quatre ans à peine), P. J. Emile Dupré de Saint Maure, qui ne connaissait pas le russe, publiait à Paris, dans son *Anthologie*, dédiée à S. M. l'Empereur Alexandre, un épisode du Ier chant de *Rouslan et Ludmila*, poème. En voici le début:

*Rouslan, couché sur un lit de fougère,  
Du doux sommeil implorait les pavots;  
Mais, le sommeil fuyant de sa paupière,  
A son vieil hôte il adresse ces mots:  
„J'appelle en vain les bienfaits du repos,  
Console-moi! parle, parle, mon père!“*

On voit le style. Est-il besoin de dire que chez Pouchkine, même débutant, on n'„implore“ pas les pavots du doux sommeil“ et que celui-ci ne „fuit“ d'aucune paupière? Le poète russe, même en son style le plus romantique, est plus simple. Voici une traduction littérale et sans prétention du même passage:

*Rouslan s'étend sur de la mousse molle  
A côté d'un feu qui se meurt;  
Cherchant l'oubli dans le sommeil,  
Il soupire, lentement se tourne . . .  
Vainement! Le preux dit enfin:  
„Je ne peux pas dormir, mon père! . . .“*

Dupré de Saint Maure rime, mais supprime le feu et fait du remplissage. Les traducteurs de poètes sont à peu près d'accord, aujourd'hui, pour condamner les versions en vers rimés. Sans profit pour l'expression poétique, la contrainte de la rime éloigne invinciblement de son modèle le plus habile versificateur, qui d'autre part, pour ne pas trop s'en écarter, se contente des rimes les plus faciles, c'est-à-dire compose des vers médiocres. Même un réel talent de poète ne sauvera pas la traduction, sauf exceptions rarissimes et lorsqu'il s'agira de pièces très courtes. Au préjugé de la rime nous devons bien des traductions sans vertu ou sans fidélité, ou sans fidélité ni vertu. J'ai pu lire et relire une récente „traduction“, en vers français, d'un poème de Pouchkine de quatre strophes, sans réussir à identifier avec entière certitude le poème original: mais cela rimait à merveille.

De ce préjugé tenace en faveur de la traduction „en vers qui riment“, Pouchkine a souffert davantage encore que de la platitude de maintes versions en prose.

De plus, les poèmes le plus souvent déguisés en français sont les poèmes de jeunesse, *Rouslan et Ludmilla, Le Prisonnier du Caucase, Les Frères brigands, La Fontaine de Bakhtchisarai*.

Ce ne sont pas toujours les meilleurs, tant s'en faut, mais ce sont eux qui ont créé en France le mythe, semble-t-il coriace, et soigneusement perpétué par notre *Larousse* national, d'un Pouchkine pâle imitateur de Byron, sans grande originalité ni couleur locale.

\* \* \*

La principale oeuvre poétique de Pouchkine, *Eugène Onéguine*, a été traduite sept fois, la première en 1846, la dernière en 1904, mais ce sont les fragments, (environ 1/3 de l'ouvrage), publiés en 1926 par André Lirondelle qui en donnent à ce jour l'image la moins déformée.

La façon dont ce chef-d'oeuvre de la littérature russe a été massacré est si invraisemblable que je crois instructif de montrer „en action“ aux lecteurs de *Babel* ce jeu de massacre. Il semble qu'ici les „traducteurs“ (du moins certains d'entre eux), aient reculé au-delà de l'imaginable les limites de la fantaisie saugrenue en matière d'interprétation.

*Eugène Onéguine* a eu sept traductions, mais huit „traducteurs“, car l'un d'eux, un nommé H. Duclos, n'a rien inventé de mieux que de reproduire sous son nom, en 1893, mot pour mot, virgule pour virgule, la traduction du premier en date, H. Dupont. Le plus étrange est que Duclos a trouvé un éditeur sérieux, Armand Colin. Il n'avait changé que le titre de l'ouvrage: *Eugène Onéguine* était devenu *La fille du châtelain*.

Ce changement de sexe est une des moindres métamorphoses subies par le poème. Tous les écoliers russes ont appris par coeur (et sans doute apprennent toujours) les premiers vers du premier chant. Le héros se parle à lui-même. Voici les différentes „interprétations“.

H. Dupont, 1846:

*Mon oncle avait des principes fort honnêtes, lorsqu'il tomba sérieusement malade; il se fit estimer, rien de plus; son exemple est une bonne leçon pour les autres.*

Viardot et Tourguénev, 1863:

*Dès qu'il tombe sérieusement malade, mon oncle professe les principes les plus moraux. Il a pu se faire estimer, sans pouvoir inventer rien de mieux. Son exemple est une bonne leçon.*

P. Béreau, 1868:

*Mon oncle devint un homme des plus sévères principes lorsqu'il tomba sérieusement malade; il obligea tout le monde à l'estimer, et certes il ne pouvait faire mieux. Que son exemple soit une leçon pour les autres.*

Jusqu'ici, nous avons des variantes appréciables, mais on suppose du moins que les traducteurs ont travaillé sur un même texte de base. Tout change, en 1870, lorsque paraît la première version en vers, celle du Comte de Porry. C'est la plus belle, nous la réservons pour la bonne bouche. Mais en 1884, le Comte de Porry trouve un émule, Wl. Mikhaïlow. Celui-ci pense que le meilleur moyen de rendre le vers léger de l'original, qui appelle l'octosyllabe, est d'employer un alexandrin solidement chevillé:

*Mon oncle, sur l'honneur, est un fort galant homme,  
Si c'est pour tout de bon qu'il s'apprête à mourir,  
Il fait preuve d'esprit et de vrai tact en somme,  
Et c'est de cet instant que je vais le chérir,  
Des oncles complaisants le plus charmant modèle!*

Du texte de Pouchkine, il ne reste plus que „mon oncle“!

G. Pérot, en 1902, ne „moindre“ pas, comme diraient mes compatriotes limousins:

*Lorsqu'il se sentit bien malade,  
Mon oncle dit: „C'est le moment  
De ne plus faire d'incartade!“  
— Admirable raisonnement!  
Rien n'était plus facile à dire . . . .*

1904: Ventre frères, à Nice, impriment à la requête de A. de Villamarie, une nouvelle traduction en prose:

*Voilà donc mon oncle, un bien honnête administrateur de ses biens, sérieusement malade. C'est un homme qui a su se faire respecter et il a eu bien raison, car rien n'est plus nécessaire. Que son savoir serve de leçon aux autres!*

Il est difficile d'être plus platement ridicule. Pourtant, personne n'avait surpassé l'insurpassable Comte de Porry (1870):

*Oui, sans mentir, je le déclare, en somme,  
Feu mon cher oncle était un honnête homme,  
De la vertu suivant l'étroit chemin  
A l'indigence ouvrant parfois sa main.  
Mais il tomba subitement malade  
Pour trop aimer l'absinthe et la salade;  
Les cruautés, les liqueurs, le tabac,  
Ont ruiné son débile estomac.  
Dieu le bénisse! . . . il n'est plus de ce monde.*

Ce morceau de bravoure, qui mériterait que l'on créât l'expression „traduire à la Porry“, est extrait de: „*Fleurs de Russie, poèmes traduits du russe . . . Fragments d'Eugène Onéghine, poème humoristique de Pouchkine.*“ Le comte de Porry, dont la prose vaut les vers, présente le tout „comme pierre de touche du sentiment artistique, offerte aux amateurs de deux idiomes doués d'un génie si divergent.“

On est tenté de sourire, de se dire que tout cela, c'est du passé, qu'aujourd'hui les éditeurs y regardent de plus près et n'impriment plus que des traductions présentant un minimum de garanties. Voire! 1947 n'est point si loin, et certain „traducteur“ trouvait encore un éditeur sérieux pour publier ses „versions“ de deux chefs-d'oeuvre, *le Convive de pierre* et *la Roussalka*. Là où Pouchkine dit: „Les princes ne sont pas libres comme les filles“, nous lisons: „Les princes ne sont pas libres. Il en est d'eux comme des filles“. „Le voilà marié et les soucis commencent“, dit l'auteur. Et le traducteur: „Mais sitôt marié, plus de souci du tout!“ „D'ennemis je n'en ai pas, et n'en ai jamais eu. Le meurtrier de mon mari est bien le seul“ devient: „Je n'ai pas d'ennemis. Et mon mari n'eut qu'un meurtrier.“ Et le reste à l'avenant. Il n'y a pas six mois que ce traducteur était encensé comme tel par un journaliste parisien à gages, qui trouvait de telles traductions „remarquables“ et regrettait que je ne les eusse pas d'enthousiasme, insérées dans mon édition des *Oeuvres complètes!*

C'est assez dire qu'il y a encore tout à faire, en France, pour obtenir que les éditeurs n'acceptent que des traductions sérieuses, dont les auteurs aient pour premier souci de respecter à la fois leurs lecteurs et l'écrivain qu'ils traduisent.

J'aurais pu multiplier les exemples, mais ce serait lassant. Nos lecteurs soupçonnent suffisamment que, trahi comme il l'a été jusqu'ici, le poète russe avait peu de chances de conquérir chez nous sa juste place. Que fût-il advenu s'il eût été mieux servi, c'est ce qu'il serait assez vain de décider. Mais on peut du moins espérer qu'à l'avenir le nom et l'oeuvre de Pouchkine seront mieux traités. \*)

\*) Ceux de nos lecteurs qui s'intéresseraient particulièrement à la question des traductions françaises de Pouchkine trouveront des renseignements précis dans: H. Mongault, *Mérimée et la littérature russe*, qui sert d'introduction aux traductions de Pouchkine par Mérimée dans l'édition Champion (puis Gründ) des *Oeuvres* de ce dernier. Voir aussi notre Bibliographie dans le 1er volume des *Oeuvres complètes* de Pouchkine (chez André Bonne.)